

# *Libretto*



MARTIN PROVOST

# BIFTECK

roman

*Libretto*

L'AUTEUR A BÉNÉFICIÉ POUR LA RÉDACTION  
DE CET OUVRAGE DE L'AIDE DU  
CENTRE NATIONAL DU LIVRE

© Libella, Paris, 2010.

I.S.B.N. : 978-2-36914-357-4

« Je voudrais un bifteck pour un homme. »

ANNIE ERNAUX, *Journal du dehors*



André Plomeur est né à Quimper, par un beau jour d'avril. Sa mère finissait de larder un rôti de bœuf quand elle se sentit embrochée comme un poulet prêt à cuire. La cliente qui attendait, la voyant étouffer, crut que c'était le cœur qui lâchait. Mais non. Ça se passait plus bas. Lorsque les eaux se mirent à ruisseler sur la sciure, on envoya chercher le futur papa aux abattoirs. Il fallait le prévenir dare-dare que l'enfant de l'amour arrivait.

Élevé au lait entier, le jeune André évolua rapidement dans la tradition ancestrale en travaillant au magasin dès l'âge de cinq ans. À sept, il savait déjà tenir la caisse, à huit, égorger son premier mouton, à dix, vous désosser une épaule en deux temps trois mouvements et l'entrelarder sous votre nez, façon bouchère. Fallait voir comment il aimait la bidoche. Si les pianistes naissent tous avec un don, André semblait venu sur terre avec celui qui fait chanter le bifteck.

Toutes ses années scolaires, il les passa à la boucherie, l'enseigne arborant les lettres du nom familial peintes en rouge sang sur un fond rose fuchsia. Loïc, son père, Fernande, sa mère (descendante directe d'une lignée de charcutiers originaire de l'île de Molène, créateurs de la saucisse du même nom), décidèrent, à l'arrivée du rejeton, de ne rien changer aux principes d'une éducation transmise par les générations précédentes, qui avait déjà fait ses

preuves. Loïc apprit donc lui-même au marmot l'art des voyelles et des consonnes. Chaque fois qu'il débitait les quartiers de bidoche au hachoir, il lui faisait répéter à voix haute les noms inscrits sur les panneaux cloués aux murs de la boucherie où les bœufs, les moutons, les cochons et les chevaux, soigneusement dessinés à la plume, apparaissaient découpés en morceaux. A comme abats, B comme bifteck, C comme côtelette, D comme dindon (chez Plomeur, on faisait aussi la volaille), E comme épaule, F comme filet mignon, G comme gigot, H comme hure, I comme indigestion...

Fernande lui apprit l'écriture. Ainsi, l'escalope, l'émincé, le carré, l'éclanche, la poitrine, la longe, le quasi, le cuisseau et la rouelle du veau lui devinrent aussi familiers qu'à d'autres Gargantua et Blanche-Neige. Jamais on ne lui raconta une seule histoire. À quoi pouvaient servir ces contes dont on gavait les enfants dès leur plus jeune âge, pensait Fernande, sinon à s'encombrer l'esprit et engraisser pécuniairement ceux qui les écrivent? Pour s'endormir, André eut tous les soirs un os à moelle à ronger dans son lit.

Son premier mot ne fut évidemment pas de ceux auxquels on s'attend d'habitude, ces chers «papa», «maman» lâchés comme la preuve absolue d'une prédisposition du cœur à nommer l'un et l'autre, pas du tout. Après les gargouillis et onomatopées d'usage, le jour où Fernande décida de sevrer à jamais son loupiot en sanglant fermement ses tétons, ce dernier lâcha ce seul mot, qui resta pour toujours gravé dans les annales :

– Bifteck!

– Non, répondit-elle avec logique, en lui montrant sur sa peau blanche à quoi correspondait l'erreur.

Pour ce qui fut d'apprendre à compter, Fernande le frotta tout aussi vite à la réalité. Aucun jeton ni cube en bois à assembler, aucune ardoise pour les premiers calculs. Elle



mit à sa disposition dès son plus jeune âge les sacs de pièces qu'elle triait religieusement le soir.

Ainsi, il fit très vite la différence entre francs et centimes, faisant preuve par là même d'un sens inné du commerce, c'est-à-dire de la chair convertie en espèces.

André n'alla jamais au catéchisme. Chez lui, on ne montrait pas plus d'émotion devant un Christ ensanglanté sur sa croix qu'à la vue d'un demi-veau fraîchement sorti de l'abattoir. La viande, qu'elle fût humaine ou animale, signifiait gain et non matière transcendable. D'ailleurs les cloches qui sonnaient, sonnaient seulement pour donner l'heure, et André pensa pendant longtemps qu'une église était chaque dimanche aux fidèles ce que la grande halle était aux bœufs et aux cochons le samedi.

Le jour de ses treize ans, il découvrit l'amour. André était précoce. Non pas qu'il fût tourmenté particulièrement par la chose, ni beau au point qu'il tourmentât les autres, au contraire. Blond, le front bas, l'œil rond cerclé de cils si jaunes qu'ils lui donnaient un regard d'albinos, il avait la bouche molle et le menton fuyant, flasque, déjà triple avant l'âge. Ses bras, dodus et courts, sans coudes, semblaient directement soudés au tronc central, sans articulations, comme ses jambes.

Souvent, quand il était heureux, de ses gros doigts huileux il se tâtait le cœur, non sans éprouver une joie encore plus profonde à sentir sous ses os ses propres entrecôtes. Mais il plaisait comme il était, le bougre, malgré sa peau toute rose, ses cheveux mucilagineux qui, même s'il les shampooinait soigneusement à chaque jour du Seigneur, revenaient à leur état gras naturel le lendemain. Les mains nuit et jour dans la viande, serinait Fernande, ça n'aide pas le taux de cholestérol.

Jeannine fut la première à éveiller en lui des prédispositions viriles. Ce jour-là, le jeune André venait de servir un

bol de bouillon de poule à ses parents cloués au fond du lit par une mauvaise angine, quand la cloche de l'entrée fit résonner son joyeux petit ding.

Jeannine Le Meur vendait sur les marchés, c'est dire si elle avait le don d'alpaguer les hommes. Sans doute avait-elle aussi celui de double vue, car à peine entrevit-elle le jeune boucher que sa chair éprouva le besoin impérieux de goûter à la sienne. À l'époque, la méthode Ogino, seul moyen de contraception en vigueur, n'empêchait pas qu'on eût des pulsions dangereuses.

Une ombre de poils à peine plus dorés que les autres luisait au-dessus des lèvres d'André, et Jeannine en conclut que la puberté avait commencé son office. Elle se jeta sur lui, et le força à fermer boutique.

Une fois baissé le rideau de fer, la défloreuse lui fit sa petite affaire à même le vieux carrelage, entre les tas de déchets pour chiens, les os à moelle et les blocs de saindoux. Ses belles fesses roulaient dans la sciure pendant qu'elle initiait le petit gars au plaisir de la chair, de cette chair-là, soudain vivante, qui se mit à chanter sous ses doigts.

Jusqu'à ce jour, la curiosité du jeune homme l'avait seulement poussé à tripoter parfois le croupion des volailles, à taquiner les pis des vaches, et lorsque à la boucherie le père rentrait des abattoirs avec sa cargaison d'abats (Fernande les attendait de pied ferme pour la confection des célèbres saucisses), André ne soupçonnait même pas que les valseuses de porc que sa sainte mère faisait sauter aux petits oignons dans la cocotte pouvaient avoir le même usage que celles qui valdinguaient au fond de sa culotte. En découvrant Jeannine, il découvrit l'usage intelligent du cœur.

Celle-ci, tout ébaubie de se sentir aimée jusqu'au fond des entrailles, comprit que le boucher cachait un véritable artiste, et loua son grand génie dans tout le Finistère. Ainsi, de Quimper au Faou, de Landerneau à Brest et de

Plougonvelin à Roscoff, courut par les marchés le bruit qu'un jeune boucher avait le don de faire chanter la chair.

Comme Mozart, n'oublions pas qu'André descendait d'une lignée dont les gènes s'étaient transmis jusqu'à lui, en héritage. Il ne devait pas sa gloire à son seul génie. Plusieurs générations d'interprètes font parfois un compositeur.

La guerre de 14 ayant raflé tous les mâles du canton, Jeannine lui fit vite une réputation. En quelques mois, bon nombre de Quimpéroises ouvrirent à son fameux doigté leurs plus secrets quartiers. Aucun doute. Si physiquement rien ne prédisposait le si jeune boucher à autant de succès, dans ses mains, la chair féminine se mettait à chanter.

Très vite, la queue des ménagères s'étira de la boucherie Plomeur à la boulangerie Boénec, puis de la boulangerie Boénec à la poissonnerie Magadur, de la poissonnerie Magadur aux Nouveautés parisiennes, et des Nouveautés parisiennes au parvis de la cathédrale.

Devant tant d'affluence les braves parents Plomeur ne se posèrent pas la moindre question. Ils attribuèrent leur bonne fortune à l'alliance des Finistère nord et sud. Sans Fernande, jamais Quimper n'aurait connu les saucisses de Molène. Mais lorsque apparurent à la boucherie ces sommités locales qui d'habitude envoient leurs gens de maison, Solange Coétmieux par exemple, la sous-préfète, et la comtesse de Kergaradec en personne, qui fit stopper sa royale calèche devant chez Plomeur et descendit faire la queue comme tout le monde, une sorte d'émoi mystique s'empara de Loïc et Fernande. Et si un ange était passé par là pour leur remplir la caisse ?

Il faut dire que la guerre de 14 n'en finissait pas de durer. Trois ans étaient passés et les fleurs aux fusils avaient eu le temps de faner. Alors les esseulées, les presque veuves et celles qui l'étaient civilement, toutes ces pauvresses nées de

peu ou qui possédaient tout, prirent le pli et vinrent chez Plomeur faire la queue pour acheter leur bifteck.

Chaque fois que les gros doigts d'André, aux ongles bien rongés, commençaient à tailler habilement la macreuse, les ongles, les bavettes, les prétendantes se massaient au-dessus du comptoir pour avoir les meilleurs morceaux, en exhibant les leurs.

Loïc avait beau clamer à toutes ces affamées qu'ici, malgré la guerre, personne ne repartirait les mains vides, il savait qu'elles se battaient pour l'araignée, ce morceau des gourmets qui est au bœuf ce que le sot-l'y-laisse est au poulet grillé. Car c'était cette étroite languette persillée, aussi ferme que tendre, d'un rouge aussi foncé que le secret des lèvres, moelleuse, goûteuse, juteuse à souhait, qui donnait le signal.

Celle à qui était échu le morceau de barbaque dans le papier journal savait qu'entre midi et deux, à l'heure de fermeture, tandis que Loïc et Fernande siestaient dans leur galetas du premier, sur leur matelas bourré de billets de mille, André sortirait faire son tour. Le lieu de rendez-vous était toujours le même, derrière la cathédrale. Une fois que les futurs s'étaient reconnus d'un coup d'œil, André suivait jusque chez elle l'élue à l'araignée.

Il paraît que la force d'aimer du tout jeune étalon était telle qu'être aimée une seule fois suffisait pour qu'on eût l'impression d'être aimée pour toujours. Cela signifie-t-il qu'atteindre le point culminant du plaisir annule à jamais tout besoin de plaisir? Les duchesses arrivées au ciel n'en redescendaient pas de sitôt, et nombreuses furent celles qui, après cette expérience unique, partirent en retraite chez les moines de Landévennec, en presque-île de Crozon, et finirent par y prendre le voile.

Sa besogne accomplie, André rentrait chez lui, l'esprit vide et les sangs fouettés par l'action. Même s'il n'était pas

le genre d'homme à se projeter dans l'avenir, il attendait la curée du lendemain comme une bénédiction. La vie pour lui se vivait au présent, pas ailleurs qu'en ce corps dont il ignorait même qu'il pût posséder un esprit.

Hélas! Si les prédispositions d'André à aimer les Bretonnes pouvaient laisser penser qu'il élargirait tôt ou tard son terrain d'expérimentation aux départements limitrophes, Charentaises, Landaises et Limousines n'eurent pourtant pas le temps de goûter à ses dons.

Par un beau matin de novembre, comme sont beaux les matins en Bretagne, gris, mouillé, avec un ciel si bas qu'on le croit posé sur sa tête comme une crêpe, le garde champêtre proclama l'armistice. À la boucherie, on se frotta les mains. Pour Loïc et Fernande, les soldats qui rentraient, c'étaient des ventres avides et affamés, impatients d'engloutir sans compter côtelettes et petit salé, gigots, sans parler des biftecks en tout genre, bien sûr.

Ce jour-là, Fernande descendit la première comme à son habitude, son bol de chicorée à la main et sa tartine de graisse d'oignon dans l'autre, leva la grille d'un coup de sabot précis et sec, presque gai, s'approcha, après s'être bien rétablie sur ses jambes, du peu de lumière que le ciel moiré daignait partager ce jour-là avec les humains, décidée à offrir son visage chafouin au crachin, histoire de faire un brin de toilette, quand elle découvrit un panier en osier posé à ses pieds.

Un joli marmot s'y trouvait, le sourire gazouillant et l'œil vif, coquin, un petit mot épinglé à son bavoir brodé sur lequel Fernande décrypta non sans difficulté : «Voici ton enfant, André, il n'est pas encore baptisé, prends-en soin.»

– Qu'est-ce que c'est que ce machin? dit-elle en montrant à son fils la preuve de sa santé.

Il y eut les réprimandes, les pleurs, la colère de Fernande, et enfin les menaces, les «tu sais ce que ça coûte, un bébé?».